

# Le Matin

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

Jules MADELINE, Président

## Echec de l'armée allemande devant Liège

### LA BATAILLE DE LIÈGE

Nous nous bornerons ce matin, comme tous les jours, à énumérer dans ce bulletin les faits incontestables.

Le premier, le seul dont l'importance soit considérable, c'est que l'armée allemande a débuté par un échec.

Cet échec est dû à la vaillance magnifique des armées belges. À l'esprit de décision du général Lemane et à l'armement des forts de Liège.

Nous disions hier que si deux forts sur douze avaient été pendant quelque temps réduits au silence, aucun n'aurait été emporté, que les Allemands se battaient dans les rues de Liège, que les citadelles étaient intactes.

Aujourd'hui, les Allemands sont hors de Liège.

Ils ont essayé de surprendre, par une attaque brusquée à la japonaise, l'armée belge au milieu de sa mobilisation, alors qu'elle était à peine avertie de la guerre. Ils ont été arrêtés dans leur mouvement.

Quand les troupes allemandes ont commencé à pénétrer dans Liège, elles se sont trouvées décimées par le feu convergent des forts. D'un côté, les attaques à l'arme blanche, dont on verra plus loin à quel point elles déconcertent le soldat allemand, eurent raison de l'assaut tenté par l'ennemi. L'armée allemande commença à reculer.

Quelles étaient ses forces ?

On ne peut pas encore les déterminer avec certitude. Y avait-il plus de deux corps d'armée ? Cela est possible et probable.

En tout cas, il y avait au moins deux corps allemands, le 7<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup> corps.

Les pertes de l'envahisseur furent énormes, si énormes que les Allemands firent demander par le bourgmestre de Liège, qu'ils avaient fait prisonnier, une suspension d'armes de trois à quatre heures.

Sur la prière du bourgmestre, cette suspension a été accordée. Ce n'est pas l'armistice de vingt-quatre heures auquel on a cru hier. C'est une mesure d'humanité que la généreuse Belgique a prise envers le peuple qui, en ces derniers jours, s'est mis lui-même hors d'humanité.

La situation de Liège peut donc se résumer ainsi à minuit :

Les forts sont intacts. L'ennemi a été repoussé. Le gouverneur, estimant que les troupes de forteresse prévues pour la garnison de la place sont suffisantes pour assurer la défense, a permis à la division active immobilisée à Liège de rejoindre l'armée de campagne.

Voilà trois jours que l'armée ennemie est sous Liège sans avoir pu avancer d'un pas. Rien ne s'est réalisé du plan conçu par l'Allemagne et qui consistait, semble-t-il, à prendre nos armées entre deux tenailles, dont l'une se serait refermée sur Liège et l'autre sur Nancy.

Immobilisé d'un côté à Liège, l'ennemi n'a pu faire, de l'autre côté, un seul pas vers Nancy.

À la frontière de l'Est, il n'y a d'ailleurs eu encore aucun engagement sérieux : des raids de cavalerie, des compagnies qu'on ne peut pas retenir et qui se jettent les unes sur les autres, des sentinelles tuées, voilà à quoi se bornent les opérations.

Il ne faut pas s'en étonner mais se rappeler au contraire que nous sommes seulement aujourd'hui au septième jour de la mobilisation.

La guerre de 1870 commença le 16 juillet. Le premier coup de fusil fut du 2 août. La première bataille, celle de Wissembourg, eut lieu le 4 août. Il avait donc fallu vingt jours pour que la guerre commençât.

Si la guerre nouvelle a débuté si vite, si Liège a été attaquée dès le troisième jour, c'est d'abord parce que l'armée allemande s'attendait à ne trouver en Belgique qu'une faible résistance. C'est ensuite parce que sa mobilisation avait commencé longtemps avant qu'elle en parlât. Elle a voulu surprendre une armée dont elle ignorait la force, elle a été surprise par la vigueur des soldats et des chefs belges et par la résistance des forts de Liège.

Comme elle sait trouver devant elle, sur notre frontière de l'Est, des centaines de mille hommes, elle ne veut pas s'engager avant d'avoir amené là des forces immenses.

Qu'y a-t-il derrière le rideau des troupes de couverture allemandes ? Combien d'armées ? De quelle nationalité ?

Est-il vrai que les divisions autrichiennes soient arrivées ? que les deux empereurs aient résolu de porter du côté de la France ces régiments croates, hongrois, dont on ne pouvait rien espérer contre la Russie et contre la Serbie ? L'événement le dira.

Quand s'engageront les batailles de l'Est, elles seront terribles et dureront sans doute de longs jours.

Aujourd'hui, l'armée allemande et l'armée française se mesurent. Chacune, à l'abri de ses troupes actives, mobilise ses

troupes de réserve. On s'observe, on tire, de-ci de-là, quelques coups de fusil, on lâche des cavaliers ; il y a quelques faits de guerre, il y en a peut-être de très beaux du côté français. Mais il n'y a pas de batailles.

Communiqué à la presse du 7 août 1914 (23 h. 30)

Le succès des Belges se confirme

Trois faits dominent la journée de vendredi.

Les forts de Liège tiennent toujours. Les Allemands qui, passant entre les forts, avaient jadis envahi la ville l'ont évacuée vendredi.

La division belge qui était venue au secours de la ville n'a pas eu à intervenir.

Quelles conclusions peut-on tirer de ces faits ? Celle-ci d'abord que la résistance belge a, plus profondément encore qu'on ne croyait jeudi, gémé le plan allemand.

L'évacuation de la ville n'a pas, au point de vue militaire, plus de signification que n'en avait l'occupation, puisque, les forts tenant, les routes et chemins de fer continuèrent à être commandés par leur artillerie.

Mais l'évacuation de la ville est indiscutablement un gros échec moral, qui consacre pour le peuple belge enthousiasmé le succès de la résistance.

L'opération allemande avait été basée sur l'hypothèse d'un succès rapide et, par suite, organisée avec peu d'approvisionnement.

L'héroïque résistance des Belges a jeté bas cette hypothèse et le plan allemand en supporte le contre-coup.

La place a, dès maintenant, retardé de 79 heures l'avancée allemande. C'est un résultat magnifique.

L'armée de campagne belge, grosse de la division destinée à renforcer la défense de Liège et redevenue disponible, est pleine de confiance. Cette confiance a été accentuée par la suspension d'armes de quatre heures que les Allemands ont demandée pour ensevelir leurs morts.

Le débarquement des troupes anglaises

Le débarquement des troupes anglaises est commencé.

Les unités débarquées ont été saluées par les acclamations des populations.

Le débarquement s'est opéré vite et en très bon ordre, sous la direction de missions d'officiers français parlant couramment l'anglais.

Les hommes ont pris très rapidement leurs cantonnements.

Les propos qu'ils tiennent montrent que l'exaspération du peuple anglais contre l'Allemagne est à son comble.

Les soldats anglais sont joyeux de venir combattre sur le continent à côté de leurs camarades français et belges.

Les accords des deux états-majors ont assuré une exécution impeccable du programme de débarquement.

La marine anglo-française

L'entente des autorités maritimes anglaises et françaises est à ce point intime que, dans la mer du Nord, les forces françaises sont sous les ordres des amiraux anglais, tandis que dans la Méditerranée les escadres des deux pays sont groupées sous le commandement en chef de l'amiral Boué de Lapeyrière.

La préméditation allemande

Les escadrons français qui sont entrés hier en Lorraine annexée, à Vic et à Moyenvic ont rapporté des affiches militaires qui prouvent de façon péremptoire la préméditation des Allemands et fournissent sur les conditions de leur mobilisation des renseignements précieux.

Ils étaient résolus à la guerre et la préparaient au moment où les puissances de la Triple-Entente multipliaient les efforts pour le maintien de la paix.

Les succès serbes

Les avant-gardes serbes ont franchi la frontière de Bosnie.

L'Autriche déclare la guerre à la Russie

L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie n'a pas encore quitté Paris

L'Autriche a déclaré la guerre à la Russie. Il est probable que la mobilisation russe sur la frontière autrichienne est toute prête d'être achevée, et que nous apprendrons avant longtemps que la guerre austro-russe est commencée.

Il est possible qu'il y ait des divisions autrichiennes à notre frontière de l'Est. L'ambassadeur d'Autriche est toujours en France.

La flotte anglaise poursuit la flotte allemande

SOUTH-SHIELDS, 7 août. — L'amiral a avisé les armateurs que la flotte britannique de la mer du Nord est entrée en combat avec la flotte de haute mer allemande au sud du Dogger-Bank. Elle poursuit actuellement la flotte allemande vers la côte hollandaise. (Havas.)

### Le mouvement de l'ennemi arrêté

BRUXELLES, 7 août. — Dépêche particulière du « Matin ». — À la suite de la résistance opposée par les troupes belges aux 7<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> corps allemands — la fameuse division de fer de Brandebourg — l'état-major allemand a dû modifier complètement son plan et appeler le 9<sup>e</sup> corps, qui devait être dirigé sur Maastricht, et une division de cavalerie.

Trois corps d'armée allemands sont donc accrochés aux forts de Liège, arrêtés dans leur marche, qu'ils voulaient foudroyer, sur la frontière de France. Une division belge de 30.000 hommes tient en échec 120.000 Allemands.

L'armée belge a pris plus de 15 drapeaux prussiens, elle leur a fait plusieurs centaines de prisonniers, dont de nombreux officiers, elle leur a pris vingt canons et des milliers de fusils.

Les officiers qui arrivent du front de bataille racontent avec force détails comment les petits soldats belges se comportent au feu. Ils font l'éloge de leur cœur solide, de leur bravoure héroïque que seule la noble cause pour laquelle ils combattent peut susciter. Ils sont pénétrés d'admiration pour l'entraînabilité, l'enjouement, la gaieté presque avec laquelle leurs soldats courent au feu. C'est en effet en chantant des refrains populaires en ces moments tragiques qu'ils s'élançaient sur un ennemi dont les forces sont pourtant si supérieures aux leurs.

En dépit de cet emballement admirable, les hommes ne perdent jamais leur sang-froid et conservent une sûreté de tir dont l'ennemi se montre épouvanté, ce qui explique les pertes considérables subies par les Allemands.

D'autre part les Allemands auraient une peur bleue des attaques à l'arme blanche et quand nos valeureux soldats, après avoir tiré, se jettent sur l'ennemi à la baïonnette au canon, c'est une débâcle folle. C'est ainsi qu'un carabinier qui participait à une charge à la baïonnette captura une vingtaine d'Allemands qui avaient mis haut les mains, car les enfants de la Belgique sont plus humains que les barbares qui les envahissent et qui, eux, ont même tiré sur des civières d'ambulance.

On admire aussi la sûreté de tir de l'artillerie de forteresse, dont les canons ne tirent jamais inutilement un obus. On cite notamment le bombardement du pont d'Argenteau où, au fur et à mesure qu'ils étaient achevés, les travaux des Allemands étaient démolis par nos obus.

35.000 Belges tiennent tête à 120.000 Allemands

BRUXELLES, 7 août. — Dépêche particulière du « Matin ». — Les Allemands, après leur échec de la nuit de mardi à mercredi et leur écrasement au nord de Liège par la brigade du général Bertrand, avaient repris, dans la nuit de mercredi à jeudi, l'attaque des intervalles entre les forts de Liège.

Trois corps ont été employés à cette tâche : le 7<sup>e</sup>, le 8<sup>e</sup> et le 10<sup>e</sup>. Ce dernier marchait vers l'Ourlthe, en avant de Spa, quand il fut appelé pour apporter du renfort aux deux corps qui assaillaient Liège. Ce 10<sup>e</sup> corps jouit d'une réputation particulière ; c'est le corps dit de Brandebourg.

Liège fut donc attaqué de nuit par l'énorme effectif de 120.000 hommes environ. La position était défendue par la 3<sup>e</sup> division de l'armée, renforcée de troupes mobiles de la position, composée des anciennes classes de la milice et des gardes civiques — au total 35.000 hommes environ — plus les garnisons des forts, mais ces dernières doivent rester dans leurs ouvrages.

Qu'on n'oublie pas que les douze forts de Liège forment un périmètre de cinquante kilomètres environ autour de la ville. De ces douze forts, six étaient attaqués, ainsi que leurs intervalles ; c'étaient les forts situés sur la rive droite de la Meuse, soit, du nord au sud : Barchon, Evégnée, Fléron, Chaudfontaine, Embourg, Boncelles. Il y avait sept intervalles à défendre, soit, du sud au nord : Flemalle-Boncelles, Boncelles-Embourg, Embourg-Chaudfontaine, Chaudfontaine-Fléron, Fléron-Evégnée, Evégnée-Barchon-Pontisse.

La première nuit, les Allemands avaient fait porter leur gros effort sur l'intervalle Fléron-Evégnée. Cet intervalle se prête particulièrement à l'acheminement des troupes assaillantes.

Repoussés malgré leur situation avantageuse, les Allemands usèrent d'une feinte : ils firent attaquer furieusement les deux intervalles sud Flemalle-Boncelles et Boncelles-Embourg par le 10<sup>e</sup> corps.

Une avalanche d'hommes

Ce fut une avalanche d'hommes. Il fallut envoyer d'importants renforts aux défenseurs de ces intervalles et dégarnir les intervalles voisins. Alors que les Allemands disposaient d'un moyen de 47.000 hommes par intervalle, nous n'en disposions que de 4.000 ou 5.000. Ceci à titre d'indication, car on comprend que les troupes ne sont pas réparties ainsi en parties égales entre les intervalles.

L'assaillant concentrait de grandes forces contre le secteur choisi pour déboucher : la défense, elle, faisait des transports de troupes à l'intérieur, appelant une partie des hommes d'un intervalle au secours de ceux d'un autre, etc. Certaines de nos unités d'infanterie ont fait, en cette nuit de marches de 40 à 50 kilomètres après avoir combattu et avant de combattre, à leur arrivée.

Les Allemands attaquaient donc en force les deux intervalles sud, tout en prononçant leur offensive dans tous les autres intervalles, afin d'empêcher les défenseurs de dégarnir ceux-ci. Ce fut une lutte formidable. Les troupes du sud, malgré leur faiblesse numérique, tinrent bon, résistant héroïquement aux Allemands qui se lançaient à l'assaut et étaient massacrés par centaines.

Les notes durent être secourus et les intervalles voisins leurs envoyaient des renforts. Les Allemands firent alors un nouvel effort dans l'intervalle Evégnée-Fléron. La lutte se poursuivit autour des villages de Retinne et de Queux-du-Bois, et autour des ouvrages de défense creusés profondément et entourés de fil de fer barbelé et de fougasses.

En même temps qu'ils attaquaient ces intervalles, les Allemands se lançaient à l'assaut des forts. On les voyait au clair de lune, ou sous la lumière fulgurante des projecteurs, s'avancer par masses profondes vers les glacis, défilés garnis de fil barbelé qui se trouvent devant le fossé des forts.

Les hommes des premiers rangs étaient armés de cisailles pour couper les fils ; les autres se jetaient à terre, attendant anxieusement que la brèche fut ouverte afin de pouvoir arriver au fossé. Mais pendant ce temps les canons à obus et les canons de 57 crachaient leur mitraille ; tandis que l'infanterie des forts gémissait les parapets tirant sans discontinuer, l'artillerie de campagne, pointée sur les glacis, faisait plus de ravages.

Un tir meurtrier

Le général Lemane avait fait placer dans chaque fort une batterie avec boîtes à balles, dont le tir balayait complètement les glacis. Le commandant du fort, placé dans un observatoire, attendait le moment où les assaillants se jetaient sur les glacis et restait couchés pour ordonner le feu, et alors les canons de 75 m/m de campagne, servis par des artilleurs entièrement couverts, partaient automatiquement et tiraient jusqu'à 20 coups à la minute, chaque coup envoyant 200 balles sur les ennemis. Sur tous les glacis, l'assaillant fut décimé, déshabillé, et les forts demeurèrent en notre entière possession.

Il n'en avait pas été de même dans l'intervalle Fléron-Evégnée, où les Allemands avaient réussi à pénétrer. Ils y placèrent de l'artillerie et se mirent à tirer sur la ville. Cependant les notes reprenaient l'offensive et parvenaient à recouper l'intervalle.

Le général Lemane avait fait concentrer toute sa division sur la rive gauche de la Meuse, où il chercha une position pour combattre encore. Et il réussit à assurer à ses troupes un sommeil réparateur. Après avoir passé la Meuse, le général Lemane avait fait sauter la plupart des ponts. Apparaissant, une partie de la population d'entre-Meuse avait passé sur la rive gauche. Le calme régnait dans la ville, où malgré leurs efforts les Allemands n'avaient pas réussi à créer une panique.

Sa division en sûreté, le général Lemane était revenu en ville. Il y reçut, en compagnie du gouverneur civil, un parlementaire allemand qui vint demander la reddition de la ville et des forts.

L'officier exposa que le commandant allemand voulait tout ou rien, ou la reddition de la ville et des forts, ou un bombardement général et la destruction de la cité. La reddition était pour lui une mesure d'humanité.

Le général Lemane répondit que jamais il ne rendrait les forts. Quant à la ville, les habitants préféreraient par patriotisme la voir bombarder que de rendre des forts aux abords desquels les Belges avaient versé leur sang.

L'Allemand demeura intraitable. Le bombardement, dit-il, commencerait à six heures.

C'était une simple menace faite pour intimider. Le bombardement commença bien à six heures, mais il cessa bientôt. Et dans la soirée on apprit que, loin de continuer le bombardement, le commandant allemand demandait un armistice.

Pourquoi cet armistice ? Officiellement pour enterrer les morts et relever les blessés, ont dit les Allemands. Ils auraient perdu de 20 à 25.000 hommes et ils veulent faire disparaître ce charnier.

Le roi des Belges a envoyé au président de la République le télégramme suivant :

Bruxelles, 6 août

A Son Excellence M. Poincaré président de la République française, Paris.

Je tiens à exprimer à Votre Excellence, en mon nom et au nom de mon peuple, ma plus profonde gratitude pour l'empressement avec lequel la France, garante de notre indépendance et de notre neutralité, est venue, répondant à notre appel, nous aider à repousser les armées qui, au mépris des traités, ont envahi le sol de la Belgique.

Albert.

D'autre part, le président de la République a télégraphié au roi des Belges pour l'informer que le gouvernement français a décidé de conférer en souvenir de la lutte qu'elle soutient pour sa défense, la croix de la Légion d'honneur à la ville de Liège.

Le président de la République a répondu :

Paris, 7 août

A Sa Majesté Albert I<sup>er</sup>, Roi des Belges, Bruxelles.

Je remercie Votre Majesté de son télégramme. J'avais eu l'occasion de lui donner naguère l'assurance précise des sentiments de la France pour la Belgique. L'amitié de mon pays pour le peuple belge s'affirme aujourd'hui sur les champs de bataille. Les troupes françaises sont fières de seconder la vaillante armée belge, dans la défense du sol envahi et dans la glorieuse lutte pour l'indépendance.

Raymond Poincaré.

Un spectacle terrifiant

Au cours des combats, le spectacle autour du fort de Boncelles était terrifiant. Sur la route et dans les champs avoisinants, on ne voyait que des cadavres de soldats allemands atteints par le feu du fort et de soldats de ligne. Peu de blessés. Très peu d'uniformes belges aussi dans cet ensemble si funèbre.

Au cours de l'attaque du fort d'Evégnée, un détachement d'une cinquantaine de soldats allemands a pénétré dans une tranchée où dix soldats fouillaient le sol de leurs pelles. Ils ont tiré sur nos pioupious, des soldats du 11<sup>e</sup> et en ont blessé quatre. Mais les notes s'étaient ressaisis, ont lâché leurs outils, pris leur fusil et, baïonnette au canon, ils ont retouffé l'ennemi, cinq fois supérieur en nombre.

Les blessés comme les valides ont pris part à cette action héroïque.

Notre correspondant de guerre exalte l'endurance et l'abnégation de ce 9<sup>e</sup>, de ce 11<sup>e</sup>, de ce 12<sup>e</sup> et de ce 14<sup>e</sup> de ligne qui, pendant cinq jours, malgré leur insuffisance numérique, coururent d'un sec leur attaque à l'autre et défendirent sans un instant de découragement les intervalles des forts.

— Je les ai vu vigiliants dans les tranchées, dit-il, l'œil au guet, considérant avec une attention soutenue les taillis derrière lesquels se cachaient des nœuds d'Allemands. D'eux-mêmes, ils s'étaient organisés pour veiller à la sécurité des lignes, pendant que quelques camarades prenaient une heure de repos. Cela se passait pendant la journée, car pendant la nuit pas un soldat ne dormait. Le ravitaillement se faisait régulièrement, mais il ne fallait pas songer, au moment des attaques — qui furent fréquentes — à manger autre chose qu'un morceau de pain.

L'endurance des troupes belges

Mais où les braves petits soldats belges ont montré ce qu'ils valaient, c'est dans les marches forcées que l'état-major a été obligé de leur faire faire. Il fallut à plusieurs reprises que certains régiments passassent d'un secteur dans l'autre, fournissant des marches de plusieurs heures.

Ce régime éreintant a duré cinq jours sans que le moral des troupes en fût atteint. Souvent pour courir d'un fort à l'autre les pioupious devaient traverser la ville. Vous pensez si on les acclamait. Parfois ils reconnaissaient quelque parent, quelque ami, parfois leur femme et leurs enfants, ils leur souriaient, tendaient la main en passant et tout simplement s'écriaient : « Je ne suis pas encore mort ! »

Il y a eu chez eux un mépris absolu du danger, un entrain qui ne s'est pas démenti aux moments les plus critiques et, lorsqu'il le fallait, une audace tranquille.

Quant à nos officiers, ils ont fait preuve d'une abnégation émouvante, entraînant leurs hommes par leur attitude fraternelle et partageant avec eux les mêmes provisions que des amis parvenaient à leur faire passer.

Dans la nuit et ce matin sont passés en gare du Nord à Bruxelles environ 150 prisonniers allemands qu'on dirigeait sur Bruges. Ils avaient l'air affreusement affolés. L'un d'eux, un uhlan, précédemment blessé à la jambe par un de nos lanciers au cours d'un engagement, avait été poursuivi par un chasseur à cheval ; il se coucha par terre et fit le mort. Le chasseur ne se laissa pas prendre à sa ruse ; il allait décharger son revolver sur l'Allemand quand celui-ci, l'implorant, lui demanda la vie sauve. Le chasseur l'emmena comme prisonnier.

Nous avons assisté, vers midi, à l'arrivée de 400 volontaires qui venaient s'équiper. Tous, jeunes et vieux, intellectuels et ouvriers, avaient un air farouche, une lueur dans les yeux qui impressionnait réellement.

Les Allemands auraient eu de 20.000 à 25.000 tués. Nous pouvons ajouter, de source officielle, qu'il est faux que la population civile belge ait tiré sur les soldats allemands. Deux espions ont été fusillés hier à la porte de Bruxelles, à Louvain.

Se trouvant hier à la tête des troupes, le roi, remerciant l'armée et la population de son accueil enthousiaste, a prononcé une allocution fraternellement acclamée, qui s'est terminée par ces mots :

« Je ne suis pas encore mort ! »

« Je ne suis pas encore mort ! »

« Je ne suis pas encore mort ! »

« Je ne suis pas encore mort ! »

« Je ne suis pas encore mort ! »

« Je ne suis pas encore mort ! »

« Je ne suis pas encore mort ! »

« Je ne suis pas encore mort ! »

« Je ne suis pas encore mort ! »

« Je ne suis pas encore mort ! »

Le roi des Belges a envoyé au président de la République le télégramme suivant :

Bruxelles, 6 août

A Son Excellence M. Poincaré président de la République française, Paris.

Je tiens à exprimer à Votre Excellence, en mon nom et au nom de mon peuple, ma plus profonde gratitude pour l'empressement avec lequel la France, garante de notre indépendance et de notre neutralité, est venue, répondant à notre appel, nous aider à repousser les armées qui, au mépris des traités, ont envahi le sol de la Belgique.

Albert.

D'autre part, le président de la République a télégraphié au roi des Belges pour l'informer que le gouvernement français a décidé de conférer en souvenir de la lutte qu'elle soutient pour sa défense, la croix de la Légion d'honneur à la ville de Liège.

Le président de la République a répondu :

Paris, 7 août

A Sa Majesté Albert I<sup>er</sup>, Roi des Belges, Bruxelles.

Je remercie Votre Majesté de son télégramme. J'avais eu l'occasion de lui donner naguère l'assurance précise des sentiments de la France pour la Belgique. L'amitié de mon pays pour le peuple belge s'affirme aujourd'hui sur les champs de bataille. Les troupes françaises sont fières de seconder la vaillante armée belge, dans la défense du sol envahi et dans la glorieuse lutte pour l'indépendance.

Raymond Poincaré.

Un spectacle terrifiant

Au cours des combats, le spectacle autour du fort de Boncelles était terrifiant. Sur la route et dans les champs avoisinants, on ne voyait que des cadavres de soldats allemands atteints par le feu du fort et de soldats de ligne. Peu de blessés. Très peu d'uniformes belges aussi dans cet ensemble si funèbre.

Au cours de l'attaque du fort d'Evégnée, un détachement d'une cinquantaine de soldats allemands a pénétré dans une tranchée où dix soldats fouillaient le sol de leurs pelles. Ils ont tiré sur nos pioupious, des soldats du 11<sup>e</sup> et en ont blessé quatre. Mais les notes s'étaient ressaisis, ont lâché leurs outils, pris leur fusil et, baïonnette au canon, ils ont retouffé l'ennemi, cinq fois supérieur en nombre.

Les blessés comme les valides ont pris part à cette action héroïque.

Notre correspondant de guerre exalte l'endurance et l'abnégation de ce 9<sup>e</sup>, de ce 11<sup>e</sup>, de ce 12<sup>e</sup> et de ce 14<sup>e</sup> de ligne qui, pendant cinq jours, malgré leur insuffisance numérique, coururent d'un sec leur attaque à l'autre et défendirent sans un instant de découragement les intervalles des forts.

— Je les ai vu vigiliants dans les tranchées, dit-il, l'œil au guet, considérant avec une attention soutenue les taillis derrière lesquels se cachaient des nœuds d'Allemands. D'eux-mêmes, ils s'étaient organisés pour veiller à la sécurité des lignes, pendant que quelques camarades prenaient une heure de repos. Cela se passait pendant la journée, car pendant la nuit pas un soldat ne dormait. Le ravitaillement se faisait régulièrement, mais il ne fallait pas songer, au moment des attaques — qui furent fréquentes — à manger autre chose qu'un morceau de pain.

L'endurance des troupes belges

Mais où les braves petits soldats belges ont montré ce qu'ils valaient, c'est dans les marches forcées que l'état-major a été obligé de leur faire faire. Il fallut à plusieurs reprises que certains régiments passassent d'un secteur dans l'autre, fournissant des marches de plusieurs heures.

Ce régime éreintant a duré cinq jours sans que le moral des troupes en fût atteint. Souvent pour courir d'un fort à l'autre les pioupious devaient traverser la ville. Vous pensez si on les acclamait. Parfois ils reconnaissaient quelque parent, quelque ami, parfois leur femme et leurs enfants, ils leur souriaient, tendaient la main en passant et tout simplement s'écriaient : « Je ne suis pas encore mort ! »

Il y a eu chez eux un mépris absolu du danger, un entrain qui ne s'est pas démenti aux moments les plus critiques et, lorsqu'il le fallait, une audace tranquille.

Quant à nos officiers, ils ont fait preuve d'une abnégation émouvante, entraînant leurs hommes par leur attitude fraternelle et partageant avec eux les mêmes provisions que des amis parvenaient à leur faire passer.

Dans la nuit et ce matin sont passés en gare du Nord à Bruxelles

